

— JANVIER 2009 —

CNRS EDITIONS

LES CAHIERS EUROPÉENS
DE L'IMAGINAIRE

LA BARBARIE

MICHEL MAFFESOLI : *Les tribus postmodernes ne sont-elles pas l'expression de la figure du barbare qui, régulièrement, revient afin de féconder un corps social quelque peu alangui ?* — **EDGAR MORIN** : *La barbarie n'est pas seulement un élément qui accompagne la civilisation, elle en fait partie intégrante* — **ZYGMUNT BAUMAN** : *Et si les insondables étrangers, tout comme nous, possédaient des normes et des règles de conduite, des principes, une logique, une éthique ?* — **ALBERTO ABRUZZESE** : *Barbare et civilisé sont l'un l'image de l'autre* — **MICHAEL V. DANDRIEUX** : *Si on le regarde de près, mon nom signifie qui est comme Dieu, qui vient de tous les hommes. Je suis n'importe qui.*

978-2-271-06647-3

20€



Les cahiers européens de l'imaginaire

N° 1

La barbarie

* *En français*

Les Cahiers de l'Imaginaire sont une revue de sciences humaines fondée en 1988 par Gilbert Durand et Michel Maffesoli.

Les thèmes qui s'y sont succédés depuis sont dans toutes les têtes. Le corps, les socialités mystérieuses, les révélations politiques, les îles et la divinité continue, l'algèbre secrète des rêves, les formes infatigables du quotidien et de la fiction, les époques et leurs magies contradictoires, la fête et l'âme composent ces pages précieuses.

Les Cahiers Européens de l'Imaginaire perpétuent ces idées : trouver les mots les moins faux pour dire les imaginaires contemporains, porter et peupler nos mythologies tout à la fois, et donner à la curiosité de chacun la langue de l'autre, pour accompagner les mouvements de vie de l'Europe.

* *Italiano*

I Cahiers de l'Imaginaire sono una rivista di scienze umane e sociali fondata da Gilbert Durand e Michel Maffesoli nel 1988.

I temi da allora trattati risuonano sonoramente nel nostro pensiero: il corpo, l'attrazione sociale, le rivelazioni politiche, le isole immaginarie, le divinità, l'alchimia dei sogni, le forme torrenziali del quotidiano e della finzione, le magiche contraddizioni della storia e le multiple festività che marcano il nostro tempo popolano le pagine preziose della rivista.

I Cahiers européens de l'imaginaire perseguono le seguenti finalità: trovare le parole meno false possibile per nominare gli immaginari contemporanei, decriptare le mitologie emergenti nella vita quotidiana, mettere in relazione le lingue e le culture presenti nel vecchio continente e accompagnare le trame del vissuto europeo.

Éloge des barbaries postmodernes.

Par JEAN-MARTIN RABOT.
Sociologue.

Le barbare se trouve partout. En nous et en dehors de nous. Il hante nos vies et nos esprits. Il apporte un cinglant déni aux philosophies de l'histoire qui rêvaient d'une rédemption de l'humanité. Il incarne le retour du chaos dans l'univers civilisé de la culture. Il semble donc pertinent de le saisir à partir du point de vue d'une phénoménologie de la vie qui accepte le tragique de l'existence et l'opacité qui caractérise les rapports entre les hommes. Les petites barbaries à l'œuvre au quotidien seront ainsi perçues comme autant de signes d'un refus de l'aseptisation prométhéenne de la vie.

LE BARBARE COMME FORME DE RELATIVISATION DU SOCIAL

Le thème de la barbarie est particulièrement prisé à un moment où les frontières ont tendance à disparaître. Il n'existe plus de ligne de démarcation nette et rigide qui sépare catégoriquement le normal du pathologique, le permis de l'interdit, le sensé de l'insensé, le rationnel de l'irrationnel, le bien du mal. Nietzsche nous l'avait rappelé et les pères fondateurs de la sociologie ont su prendre en charge cette dimension indomptable en l'homme qu'est l'irrationalité : Weber l'affublera du nom d'action affective ou émotionnelle, tandis que Pareto, dans son explication de la motivation résiduelle de l'action humaine, lui donnera le nom de sentiment ou d'instinct. Ces auteurs ont eu de surcroît l'indéniable mérite de souligner le caractère hautement relatif de la logique du social. Ce qui est logique d'un point de vue peut ne pas l'être d'un autre, nous dit Pareto. D'une façon analogue, Weber nous a appris que le concept de rationalité ne pouvait pas être envisagé de façon univoque, étant donné qu'il "renferme tout un monde d'oppositions" (Weber, 1964 : 82). Autrement dit, il existe nombre de domaines sur lesquels "le principe de raison n'a pas d'autorité" (Heidegger, 1986 : 104). En effet, il n'y a pas de modèle unique et commun de "raison", de "rationalité" ou même d'action raisonnable, partagé par l'ensemble des hommes. Ce qui est tenu pour raisonnable par les uns ne l'est certainement pas pour les autres, et le même principe vaut pour

la folie, l'anormalité ou la barbarie. C'est encore le sage Montaigne qui nous apprend "que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage".

Il serait peut-être judicieux de comprendre les barbaries postmodernes à la lumière de deux façons spécifiques de concevoir la société, caractéristiques de la modernité et de la postmodernité. Dans le premier cas, qui correspond aux philosophies de l'histoire, la société est conçue dans le sens d'un nécessaire perfectionnement (Condorcet), d'une désaliénation (Marx), d'une régénération (Comte). Ce qui doit être combattu, c'est la désorganisation sociale, qui se décline en plusieurs versions : la pauvreté chez Saint-Simon, l'anarchie de la production chez Marx, l'anarchie des valeurs chez Paul Valadier. Ces conceptions qui se nourrissent d'une négation du présent omettent le fait que l'être humain est pluriel et que les valeurs qui donnent vie aux groupes ne sont jamais consensuelles.

Dans le second cas, celui des philosophies de la vie, on part de l'expérience, de "cette expérience collective (culture, us et coutumes, vie quotidienne) qui assure la cohésion et la solidité d'un ensemble social quel qu'il soit" (Maffesoli, 2007 : 166). Du point de vue d'une phénoménologie de la vie, le monde n'est pas nié, mais accepté comme il est et pour ce qu'il est, avec toutes ses incohérences et imperfections. Plutôt que de conspuer la part maudite qui est en nous, il s'agit de faire ressortir "la noblesse anonyme de l'être-en-commun, de l'ens imperfectissimum réalisé socialement dans l'humain" (Tacussel, 2007 : 19).

LES BARBARES ET LES PHILOSOPHIES DE L'HISTOIRE

Les philosophies de l'histoire se distinguent par leur obsession à vouloir conférer une unité à toute chose : à la nature, à l'histoire, à l'existence, à l'homme. En cela, elles ont la prétention de fondre le réel dans le rationnel, d'assujettir la fatalité à la liberté, de soumettre le hasard à la nécessité. Or, le barbare est précisément celui qui incarne l'imprévu dans un monde qui s'enorgueillit de pouvoir tout prévoir, calculer et expliquer. Si dans l'optique de Hegel il est convenu que la philosophie n'a d'"autre but que d'éliminer le hasard" (Hegel, 1979 : 48), le barbare instille "l'aléa dans l'histoire" (Droit, 2007 : 290). Les barbaries postmodernes sont peut-être "le

Le barbare instille "l'aléa dans l'histoire".

signe de la contingence irrévocable qui réchauffe l'imaginaire et suscite des modalités de l'existence qui sont insoupçonnables jusqu'au moment où elles se produisent" (Freund, 1990 : 284).

En voulant assujettir le cours du temps, l'évolution de la nature et le destin de l'homme à un dessein rationnel qu'elles seules seraient en mesure d'expliquer, les philosophies de l'histoire se sont fermées sur elles-mêmes et ont compromis toute chance de comprendre le tragique de l'existence et le contradictoire qui caractérise l'homme. Les philosophies de l'histoire ne seraient jamais à même de comprendre que Dostoïevski admette que l'homme préfère les ténèbres à la raison.

que Miguel de Unamuno entrevoit pour l'homme la possibilité de ne pas désirer son salut, que Freud imagine un instinct de mort susceptible de supplanter celui de la vie, que Nietzsche puisse trouver normal que l'homme néglige l'aspiration à la gloire ou à la richesse, et même qu'il chérisse la souffrance plutôt que le bonheur.

La plupart des auteurs qui se sont engagés sur la voie d'un dressage de l'humain ont tiré un trait sur sa complexité. Ils rechignent à se rappeler que l'homme est fait de bois nouveaux, selon l'heureuse expression de Kant. Ils peinent à reconnaître que le processus de domestication de l'homme, dont Nietzsche, Elias, Foucault et Marcuse ont brossé le tableau, ne peut être pleinement ni définitivement réalisé. Dans le domaine de l'humain, la réversibilité est toujours de mise. De ce point de vue, il faut bien constater que le processus de civilisation, qui a consisté à refouler la vie pulsionnelle, à adoucir les mœurs et à instaurer une série de contrôles et d'autocontrôles intériorisés au point de constituer une "seconde nature" (Elias, 1973 : 197) pour l'homme, n'a nullement mis fin aux multiples incarnations de ce que les grecs appelaient le chaos, les chrétiens le mal et nos contemporains le "pathologique technique" (Beaune, 1998 : 23) : des folies, violences et barbaries en tout genre. Ne serait-ce que parce que ces dernières constituent une manière saine et sereine de résister à l'aseptisation prométhéenne de la vie. Résistance dynamique, donc, à ces "opérations de chasse à l'animal qui

Les folies, les violences et les barbaries de tout genre constituent une manière saine et sereine de résister à l'aseptisation prométhéenne de la vie.

vit en l'homme, [à ces] exorcismes visant à repousser les ombres (peurs et angoisses) que possède le corps individuel et collectif" (Martins, 2002 : 1). Résistance toujours à ces diverses paranoïas psychiatriques et hygiénistes qui prétendent "constituer la folie en maladie et à la percevoir comme danger" (Foucault, 1999 : 110).

Nombreux sont ceux qui ont épilogué sur les méfaits irréversibles de la culture de masse, comme stade ultime du processus de civilisation. Edgar Morin, dans une perspective qui n'est pas celle de la sociologie critique, ne s'est pas laissé aller à la vision pessimiste d'un monde totalement administré. Il reconnaît au contraire "que nul n'est définitivement civilisé" et que si "la culture de masse nous drogue, nous soule de bruits et de fureurs (...), elle ne nous a pas guéris de nos fureurs fondamentales" (Morin, 1983 : 135 et 136).

Les campagnes de publicité successives contre toute forme de dépendance (tabagisme, alcoolisme, drogue, sexe, sectes, anxiolytiques, Dieu, Internet) cherchent à ternir l'image de tous ceux qui érigent l'excès en règle de vie. La pédagogie, qui s'arroge un droit de regard sur les faits et gestes

de tout un chacun, constitue précisément le lieu d'ancrage de l'idéologie sécuritaire. Le despotisme repose désormais la figure impersonnelle et inamovible de l'expert pédagogue dont le but inavoué est d'exercer une mainmise totale sur la société.

Le principe de la "tolérance zéro" semble plus que jamais de mise. Les expressions stigmatisant inlassablement ceux qui s'écartent de la norme, que ce soit dans le domaine institué de la science, de la religion, de l'économie, de l'éthique, de l'art, de la sexualité, de la tradition culinaire, ou dans celui des formes de socialisation issues de rencontres fortuites ou de mouvements spontanés, sont légion. On parlera indistinctement des "fous du volant", des "fous des stades", des "fous du sexe", des "fous de Dieu". Tout se passe comme si les individus avaient besoin de tuteurs qui leur dictent ce qu'ils doivent faire de leur corps, de leur vie, de leur argent. Tout se passe comme si les idéologies massives qui caractérisaient les régimes totalitaires se diluaient et se diffusaient dans l'ensemble de la société. Tout se passe comme si le moralisme actuel n'était qu'une incarnation nouvelle des anciens desseins des philosophes de l'histoire.

LES BARBARES ET LES
PHILOSOPHIES DE LA VIE

Les philosophies de la vie ne déprécient pas le monde. Elles s'y conforment plutôt que de vouloir le conformer à elles. Si la vie en société est possible, c'est bien parce que quelque part l'homme la juge bonne et arrive à l'aimer. En dépit de ce qu'elle peut bien nous réserver. C'est la leçon que nous donne Durkheim dans ses deux ouvrages : L'éducation morale et Éducation et sociologie.

L'acceptation de la vie n'est pas synonyme de conformisme plat. Elle implique des égarements, des démesures, de l'ensauvagement. Elle suppose le retour des barbares, que Nietzsche appelait de ses vœux : "se placer dans des situations

*L'acceptation de
la vie n'est pas
synonyme de
conformisme plat.
Elle implique des
égarements, des
démesures, de
l'ensauvagement.*

extrêmes où il n'est pas permis de ne pas être barbare" (cf., 1930, II, § 449 : 251).

C'est ce qui se passe avec les comportements dits déviants qui se multiplient à mesure que la société fait dans la vigilance et le contrôle. On peut y lire une appétence typiquement humaine à exhiber l'irrationalité, sous la forme d'une annihilation de soi, dans des sociétés qui privilégient justement l'individualisme, que ce soit du point de vue économique (capitalisme), du point de vue religieux (protestantisme), ou encore du point de vue politique (démocratie). C'est précisément cela qui est en jeu dans le refus délibéré du préservatif dans les relations sexuelles, la consommation de drogues (ou serait-il politiquement plus correct de dire la prise de substances neurotoxiques ?), les beuveries, la pratique de sports extrêmes, comme le canyoning, le rafting, le base-jump, la break dance, la plongée en apnée ou encore l'escalade : la manifestation d'une barbarie qu'il est inutile de refouler et de nier. D'une barbarie qui nous oblige à mettre en question ces "disjonctions aussi rudimentaires que matière/esprit, vivant/conscient, animal/homme, sujétion à la nature/arrachement à la nature" (Fontenay, 1998 : 23) et à prendre acte du désir croissant "de retrouver l'innocence perdue d'un monde où les plantes, les animaux et les objets étaient des concitoyens" (Descola, 2005 : 542).

Il ne s'agit pas de la barbarie qui s'est enracinée au cœur même de la civilisation moderne, en donnant origine aux génocides que l'on sait. Il s'agit plutôt de

*Il ne s'agit pas de
la barbarie qui
s'est enracinée
au cœur même
de la civilisation
moderne, en
donnant origine
aux génocides que
l'on sait. Il s'agit
plutôt de l'irruption
dans nos vies de la
furie dionysiaque.*

l'irruption dans nos vies de la furie dionysiaque. Edgar Morin nous rappelle à juste titre que c'est la sagesse qui a conduit les grecs à "accueillir un dieu apparemment barbare, violent, un dieu de l'ivresse, de l'hybris : Dionysos".

La barbarie a pu faire l'objet d'une inhibition ponctuelle, mais elle n'a jamais disparu de la carte de la condition humaine. Nous sommes à tout jamais possédés par des démons qui jettent sur nous "l'appareil sanglant de destruction" (Baudelai-

L'expérimentation de sensations fortes et le partage d'émotions est bien ce qui nous permet de résister à l'usure du temps et à l'inéluctabilité de la mort.

re, 1973, poème La destruction : 116). De ce point de vue, l'excès est de mise, pour ne pas dire la règle. L'expérimentation de sensations fortes et le partage d'émotions est bien ce qui nous permet de résister à l'usure du temps et à l'inéluctabilité de la mort. Si les jeunes se frottent au danger, c'est parce que "le charme de l'aventure réside presque toujours dans l'intensité de la tension avec laquelle elle nous fait ressentir la vie" (Simmel, 2002 : 83).

Les barbaries sociétales apportent un brin de tonicité dans un monde qui rejette toute forme d'insalubrité et d'écart à la norme. On le constate au jour le jour. Les icônes les plus adulées et les plus imitées sont souvent celles qui brillent le moins par leur moralité. Les violences dans ou au pied des stades servent d'exutoire à l'irrépressible agressivité qui habite l'homme et jouent le même rôle qu'une soupape de sécurité d'une cocotte-minute, à savoir qu'elle laisse échapper la vapeur en petites doses pour éviter l'explosion. C'est en ce sens précis que Durkheim affirmait que les "actes d'héroïsme surhumain ou de barbarie sanguinaire" (cf., 1979 : 301) ne devaient pas être jugés du point de vue moral, mais du

point de vue de leurs effets sur la moralité, c'est-à-dire du point de vue de leur impact sur la structuration de l'être-ensemble. Les petites barbaries contribuent en effet au renforcement des sentiments communs, donnant ainsi vie aux différents groupes qui composent la société.

Les barbaries au quotidien empêchent l'annexion de la vie par les institutions. À l'encontre des principes laïcs garantis par la constitution font échos les fondamentalismes religieux. Tour à tour, ils prennent le visage des crimes d'honneur, des mariages forcés, ou encore de ces pratiques qui consistent à défigurer le visage et le corps de la conjointe pour s'en approprier pleinement. On sait l'horreur que de telles pratiques suscitent chez tous ceux qui rêvent d'une incarnation concrète des principes abstraits des droits de l'homme. Mais ces pratiques ont au moins le mérite de nous confronter à l'altérité, et même à notre propre altérité, si tant est que le barbare se trouve en nous. Comme le remarque très justement Michel Maffesoli : "La peur de l'animalité est le fondement de la perspective universaliste. Elle est le fond de commerce, intangible, de tous les moralistes" (cf., 2002 : 44).

Il est tout fait significatif que dans les pays les plus policés, les institutions, quand elles ne sont pas en retard avec l'ordre du vécu, sont en déphasage avec lui. Ainsi, on remarquera que l'interdiction des maisons closes fait bon ménage avec l'empressement avec lequel l'État invite les prostituées à s'acquitter du paiement des impôts sur le revenu. Il n'est pas moins intéressant de remarquer que l'État laïc se résume souvent à l'incantation de nobles principes qui n'ont pas d'impact sur la vie réelle des personnes. Ainsi de la pratique de l'excision qui en jugement fait très rarement l'objet d'une condamnation. Ainsi de la polygamie, interdite par la loi, mais implicitement tolérée par l'autorisation du regroupement familial. Ainsi du port ou de l'affichage de signes, dont on ne sait plus très bien s'ils sont ostensibles ou ostentatoires, formellement prohibés dans les écoles, mais qui continuent de fortifier "la viscosité du coutumier et l'emprise agressive des convictions" (Debray, 2004 : 49).

*L'irrationalisme peut se manifester
sainement s'il est reconnu et intégré par la
société ou alors s'exprimer d'une manière
débridée et incontrôlée s'il est refoulé.*

LES BARBARIES POSTMODERNES
COMME FORME DE
RÉSISTANCE SOCIÉTALE

Les moralismes débouchent en général sur leur contraire. En complément d'une société d'abondance dont les XVII^e et XIX^e nous avaient prédit qu'elle inaugurerait une ère de paix irrévocable, nous assistons aujourd'hui à l'éclosion d'une violence gratuite. Contre ce que Foucault appelait la société de contrôle, surgissent les conduites à risque et la recherche "de ces états proches du vertige où le corps, en partie délesté, entre dans un monde pour lequel il n'est pas fait, et qui préfigure les froides légèretés de la mort" (Yourcenar, 1997 : 19). Contre l'idéologie sécuritaire, on "se crée toutes sortes d'insécurités intimes" (Gusdorf, 1991 : 411). Contre cette propension typiquement moderne à vouloir tout rationaliser s'affirme "l'incoercible puissance de rêver" (Durand, 1996 : 39). Contre la morale sexuelle, on s'invente un monde "où l'érotisme s'affiche comme un signe extérieur de richesse, le culte du plaisir comme un art de vivre" (Biasi, 2007 : 26). Tout cela constitue,

pour paraphraser Baudrillard, "notre potlatch à nous" (cf., 2008 : 28).

Serait-il bien nécessaire de rappeler que l'irrationalisme peut se manifester sainement s'il est reconnu et intégré par la société ou alors s'exprimer d'une manière débridée et incontrôlée s'il est refoulé ? De ce point de vue, "la peur des barbares est ce qui risque de nous rendre barbares. Et le mal que nous ferons dépassera celui que nous redoutions au départ" (Todorov, 2008 : 18). Mieux vaut alors donner une possibilité d'expression à l'irrépressible barbarie avant qu'elle ne dégénère en mal absolu. Mieux vaut alors donner une possibilité d'expression à l'irrépressible barbarie avant qu'elle ne dégénère en mal absolu. Mieux vaut s'accommoder d'une "guerre des dieux", selon la très instructive expression de Weber, qui permet à la société de se composer à partir d'une rivalité entre valeurs inconciliables, qui respecte l'architectonique des passions et permet aux groupes d'interagir selon le schéma de l'attraction et de la répulsion (Maffesoli), de l'engagement et de la distanciation (Elias), de l'unité et de la séparation (Simmel) ou encore de la reliance et de la déliance (Marcel Bolle

De Bal), que d'avoir à subir les conséquences néfastes d'un rationalisme exacerbé. Un rationalisme qui nous a mené aux délires assassins des totalitarismes du XX^e siècle. Mieux vaut reconnaître la débilité congénitale de l'homme, au sens d'une théorie de la chute chez saint Augustin ou de la faillibilité chez Karl Popper, que de nourrir à son sujet des espérances trop élevées et enlevées. Que penser d'un homme, tel que nous l'observons au jour le jour si nous croyions, à l'instar de Trotsky, que dans le firmament communiste le niveau base de l'humanité correspondrait à celui de Michel-Ange ? Michel Maffesoli n'a eu de cesse de nous rappeler que c'est au nom de la croyance en la perfectibilité de l'humanité que les plus grands massacres ont été perpétrés.

En voulant faire l'ange, nous faisons la bête, nous dit Pascal. De ce point de vue, le mot de Voltaire, devenu adage populaire, selon lequel "le mieux est l'ennemi du bien" a toute sa raison d'être. Fernando Pessoa, sous la plume de son hétéronyme Ricardo Reis, a exprimé cette idée de façon très personnelle : "L'idéal est la notion que la vie ne suffit pas" (cf., 2003 : 191). Or, la sagesse instinctive et intuitive des jeunes

qui organisent de manière sauvage et illégale des raves nous enseigne que la vie se suffit à elle-même. En tout cas, cette sagesse est en consonance avec tous ceux qui à l'exemple de Michel Serres "définissent l'homme par l'humus : autochtone, venu de la terre, nourri d'elle et y retournant pour la nourrir" (Serres, 2003 : 280). En somme, il est socialement pertinent de se faire à l'idée de barbaries localisées qui permettent d'exprimer l'infinie complexité et diversité des caractères (Machiavel), des tempéraments (Aldous Huxley) ou encore des humeurs (Julien Freund).

Les petites barbaries à l'œuvre au quotidien ont l'indiscutable mérite de nous confronter à la question de l'autre et de cet

autre qui de façon consciente ou non, voulue ou non, nous habite. Elles nous permettent de nous déprendre de l'idée d'une prépondérance de l'individu, agissant en toute circonstance de façon autonome, "alors que ce que nous apprend l'imaginaire, c'est que, le plus souvent, on est pensé, on est agi par un inconscient collectif que l'on est bien loin de maîtriser" (Maffesoli, 2008 : 128). En tout cas, les barbaries postmodernes, dont on peut légitimement faire l'éloge sans avoir à se faire taxer d'immoraliste ou de relativiste, posent l'éternelle question de la présence de l'inhumain dans l'humanité, du sauvage dans le civilisé, de la nature dans la culture, du primitif dans l'homme. *

BRAGA.

À propos de l'auteur.

Jean-Martin Rabot est né en 1957 en France. Docteur en sociologie (avec une thèse sur la Postmodernité et le polythéisme des valeurs), il est actuellement "Professor Auxiliar" de sociologie à l'Institut des Sciences Sociales de l'Université du Minho (Braga, Portugal). Il a deux livres sous presse et publié de nombreux articles sur la sociologie classique et la sociologie de l'imaginaire.

- C. Baudelaire (1973), *Les fleurs du mal*, Paris, Le Livre de Poche.
- J. Baudrillard (2008), *Carnaval et cannibale* suivi de *Le mal ventriloque*, Paris, Éditions de L'Herne.
- P.-M. de Biasi (2007), *Histoire de l'érotisme. De l'Olympe au cybersexe*, Paris, Gallimard.
- J.-C. Beune (1998), *Philosophie des milieux techniques. La matière, l'instrument, l'automate*, Seyssel, Éditions Champ Vallon.
- R. Debray, (2004), *Ce que nous voile le voile. La République et le sacré*, Paris, Gallimard.
- P. Descola, (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- R.-P. Droit, (2007), *Généalogie des barbares*, Paris, Odile Jacob.
- G. Durand, (1996), *Introduction à la mythologie. Mythes et sociétés*, Paris, Albin Michel.
- É. Durkheim, (1979), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF.
- N. Elias, (1973), *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.
- E. de Fontenay, (1998), *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard.
- M. Foucault, (1999), *Les anormaux. Cours au Collège de France. 1974-1975*, Paris, Seuil.
- J. Freund, (1990), *Philosophie philosophique*, Paris, La Découverte.
- G. Gusdorf, (1991), *Les écritures du moi. Lignes de vie I*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- G.W.F. Hegel, (1979), *La raison dans l'histoire*, Paris, Plon.
- M. Heidegger, (1986), *Le principe de raison*, Paris, Gallimard.
- M. Maffesoli (2002), *La part du diable. Précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion.
- M. Maffesoli (2007), *Le réenchantelement du monde. Une éthique pour notre temps*, Paris, La Table Ronde.
- M. Maffesoli (2008), *La République des bons sentiments*, Paris, Éditions du Rocher.
- M. de Lemos Martins (2002), "O trágico na modernidade", *Interact. Revista on line de arte, cultura e tecnologia*, n°5, www.interact.com.pt/interact5/default.htm, pp. 1-10.
- E. Morin (1983), *L'esprit du temps*, Paris, Le Livre de Poche.
- E. Morin (2005), *Cultures et barbaries européennes*, Paris, Bayard.
- F. Nietzsche (1930), *La volonté de puissance. Essai d'une transmutation de toutes les valeurs*, 2 tomes, Paris, Mercure de France.
- F. Pessoa (Ricardo Reis) (2003), *Prosa*, Lisbonne, Assirio & Alvim.
- M. Serres (2003), *Hominescence*, Paris, Le Livre de Poche.
- G. Simmel (2002), *La philosophie de l'aventure*, Paris, L'Arche Éditeur.
- P. Tacussel (2007), *L'imaginaire radical. Les mondes possibles et l'esprit utopique selon Charles Fourier*, Dijon, Les Presses du Réel.
- T. Todorov (2008), *La peur des barbares. Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Robert Laffont.
- M. Weber (1964), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon.
- M. Yourcenar (1997), *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard.